

L'économie wallonne, un problème d'héritage

(Texte non revu par l'auteur)

Intervention introductive demandée à Robert Halleux dans le cadre de la 10^{ème} édition des Jardins de Wallonie, intitulée *Docteur Jekyll and Mr Hyde : les deux Wallonies de 1996 à 2016. Enterrer le déclin ou en finir avec le redressement ?*

J'ai écrit un livre : *Cockerill, deux siècles de sidérurgie*, qui a eu un grand succès mais qui a été censuré par Arcelor. Si on me laisse faire, j'en ferai une deuxième version pour la fermeture du dernier haut fourneau en 2009, si on le ferme. J'ai écrit d'autre part une *Histoire des sciences en Belgique* qui va jusqu'en 2000 et pour le moment, je suis en train d'écrire l'histoire du Fonds National de la Recherche Scientifique et donc, de la recherche scientifique en Belgique et une histoire des techniques en Belgique qui va jusqu'en 2000.

Je suis donc dans une position assez intéressante pour analyser ce poids du passé. Il est vrai que la Wallonie est une chose récente. De Gaulle disait que la France venait du fond des âges. Bon, la Wallonie est une chose relativement récente. Il y a eu un certain nombre d'entités primitivement indépendantes, qui ont été contraintes de vivre ensemble dans le contexte belge et puis, je dirai de gré ou de force, une conscience collective s'est formée et Philippe Destatte a bien rappelé que finalement, la structuration de cette conscience collective, la création d'une véritable cohésion, sont des choses récentes mais existent. La Wallonie, c'est quelque chose qui reste encore hétérogène mais qui a été profondément marqué par deux révolutions industrielles. La première, c'est celle du temps de John Cockerill, celle des machines à vapeur et des houillères, des fours à coke. La deuxième, c'est celle de l'acier, de l'électricité, de la mécanique, de l'industrie lourde, donc, là on est dans les années 1880. Cela a été la base de notre prospérité jusqu'à la crise que vous connaissez et dont, à mon avis, on n'est pas encore sorti. Alors, il faut bien se dire que notre problème est un problème d'héritage. En effet, c'est cette industrie lourde qui nous a donné à la fois nos atouts et nos échecs. Elle a façonné notre paysage matériel, géographique. Elle a façonné notre paysage technologique et économique et elle a surtout façonné notre paysage mental. Et là, on n'en est pas toujours sorti. Et je dirai volontiers que nous sommes dans une période de transition mais qu'il faut se garder à tout prix du *whishful thinking*. On est sur le fil du rasoir et on peut basculer d'un côté comme de l'autre.

Regardons, dans cet héritage, ce qui est bon, ce qui est mauvais. Dans cet héritage, ce qui est bon, c'est ce qui n'a jamais changé, c'est la position géographique de la Wallonie. Et là, il est certain qu'avec le réseau de communications que nous avons, cet atout va rester important dans les années qui viennent.

Un deuxième dont on ne parle jamais, ce sont les friches industrielles désaffectées. Il se fait que la spécialité de mon équipe, c'est la dépollution des sites. Il se fait que pendant deux siècles d'industrie lourde, des occupations les plus diverses se sont succédées sur les mêmes sites. C'est la notion de bassin. Mais ça fait des friches industrielles très importantes que l'on aurait tort de considérer comme des Tchernobyl wallons. C'est vrai qu'il y a des sites qui sont gravement pollués et qui constituent de véritables dangers mais il y en a beaucoup d'autres, je dirai les trois quarts, qui peuvent se contenter d'une dépollution légère. Donc, là,

quand on compare avec, par exemple, les environs encombrés du port d'Anvers, c'est réellement un atout d'avenir.

Deuxième atout, c'est notre enseignement technique et la recherche universitaire. On souligne volontiers l'essor des biotechnologies et du spatial. Il ne faut pas oublier que cela entre dans une tradition de recherche qui parfois remonte à plus d'un siècle. Mais, à l'inverse, ce qui me frappe quand j'étudie l'histoire de la recherche en Wallonie, c'est que la capacité d'innovation marginale, c'est-à-dire la capacité d'innover complètement par rapport à des filières établies, est relativement mince. On n'a pas beaucoup de cas où il y a eu une véritable création indépendamment des filières traditionnelles. C'est une chose assez curieuse.

Du côté des problèmes. Il faut sérier dans ces problèmes hérités du passé. Il y a d'abord des problèmes qui sont des problèmes communs à toute l'Europe occidentale, c'est la concentration des grandes entreprises capitalistes et le fait que nous sommes petits. Et là, petits, on le restera, comme beaucoup de régions d'Europe occidentale, qui ne pèsent pas face à des entreprises mondialisées.

Le deuxième problème. Il y a des problèmes qui sont communs à ce qu'on appelle la grande région. Pour le moment, je travaille beaucoup avec les gens de Lorraine et de Sarre. Donc, la grande région, c'est Sarre-Lor-Lux-Wal. C'est très différencié. Nous ne sommes pas seuls dans notre cas. Il est intéressant de comparer avec ce qui se fait au Luxembourg, ce qui se fait en Lorraine, ce qui se fait en Sarre. C'est très différencié. Une partie de la Lorraine est encore sous perfusion, comme la Sarre tandis que d'autres parties sont en train d'émerger.

Alors, il y a un certain nombre de problèmes hérités du passé, c'est triste de le dire, qui sont un peu propres à la Wallonie. D'abord, le contexte belge qui, finalement, est en train quand même de s'effriter. Il faut quand même prévoir le cas où en effet, les politiques de l'emploi, toute la sécurité sociale seraient régionalisées. Alors qu'est-ce qu'on va faire ? Et le problème hérité du passé, c'est l'ancienne gouvernance. L'ancienne gouvernance, on en dit beaucoup de mal pour le moment mais il faut bien la comprendre historiquement. Et la meilleure manière pour comprendre cette ancienne gouvernance dont on dit tant de mal, c'est de lire le petit livre de Granshof qu'on nous faisait lire quand nous étions en histoire : *Qu'est-ce que la féodalité ?* La féodalité, ce sont des gens faibles qui se regroupent sous l'égide d'un homme puissant. Mais ce sont des services réciproques. On doit aider l'homme puissant à réussir, mais l'homme puissant, en échange, doit vous donner des choses. Si vous prenez cette grille d'analyse, vous comprendrez très bien qu'un échevin peut faire faire son jardin par des ouvriers communaux. C'est, n'est-ce pas, la mentalité féodale. Cette mentalité féodale avait le mérite de maintenir une cohésion sociale, verticale mais il y avait des filières et il y avait une cohérence. Vous savez beaucoup de ces hommes qui sont aujourd'hui devant des tribunaux, sont des hommes de bien, des hommes de devoir mais la morale féodale n'est pas la morale vulgaire. Et c'est important de le noter. La question sociale et de voir ce qu'on va mettre à la place. Nous avons là, particulièrement le Parti socialiste. Pourquoi ? Parce qu'il a dû se créer un empire, une structure pour faire face à la structure patronale, au temps du Parti Ouvrier Belge. Cette structure a mal tourné mais elle tenait les habitations sociales, les coopératives, etc. La question reste qu'est ce qu'on mettra à la place. Ma principale inquiétude, c'est qu'il y a un redécollage technologique, en tout cas, dans les domaines que je connais, économique je ne peux pas dire, mais technologique, il y en a, mais au prix d'un terrible désastre social.

Le désastre est tel qu'il y a des gens qui ne cherchent plus de travail. Ces gens finissent par devenir ce qu'on appelait un... prolétariat, c'est-à-dire un prolétariat en haillons, nourri de minimex et de télévision et qui constitue une menace terrible. Et la nouvelle gouvernance n'en tient pas compte et abandonne ces gens à tous les totalitarismes et à tous les intégrismes. Je dirai volontiers qu'à l'exemple de la France, la Wallonie aurait peut-être besoin dans ce domaine d'une extrême gauche digne de ce nom.

Je clôturerai en posant la question : pourquoi la Wallonie n'a-t-elle encore rien compris depuis 50 ans en termes d'innovation ? C'est que les principales réticences à l'innovation, en Wallonie, sont culturelles et on parle de culture au sens de la sensibilité commune des gens, la façon dont les gens se comportent, la psychologie collective. La psychologie collective qui a été façonnée par l'histoire, c'est le culte de la continuité et de la sécurité. La continuité, c'est-à-dire l'idée que tout va toujours durer et que rien ne changera et que ce qui a été bon dans le passé sera encore bon dans le futur, comme je le dis souvent : "on a todi bin fè com çoula", c'est-à-dire le culte d'une continuité qui est toute contraire aux lois de l'évolution technologique puisqu'elle ne marche que par ruptures et par refontes. Deuxièmement, le culte de la sécurité. Nous avons vécu à l'ombre de nos hauts fourneaux et de notre industrie lourde dans une sécurité trompeuse, c'est-à-dire tout était assuré et si vous cherchez un point de comparaison, regardez les citoyens de l'ancienne Allemagne de l'Est qui avaient l'habitude d'être maternés par leur administration, par leur gouvernement, par un système qui était tellement bien organisé qu'on ne devait plus se tourmenter, qu'on ne devait plus se tracasser et par conséquent, les gens ont ce culte d'une sécurité. Les réticences culturelles sont énormes. Ajouter les réticences du côté de la gouvernance. Pour agir vite, il faut une unité de décision et une décision rapide. Vous ne le pouvez pas si vous êtes dans une situation où chacun peut gêner d'autres. Nous sommes dans un monde, en Wallonie, où personne n'a véritablement assez de pouvoirs pour faire avancer les choses mais où chacun a toujours assez de pouvoirs pour empêcher les autres de le faire.